

et prenante et la sensibilité se sont assimilés avec une rare faculté d'adaptation les qualités les plus caractéristiques de cette musique intensément expressive, les œuvres de ces compositeurs ont remporté le plus vif succès. On a réentendu avec un plaisir toujours renouvelé les *Duos* de Martinu dans lesquels cet auteur mêle avec autant d'adresse que de charme les voix concertantes de deux violons. Mmes Hortense de Sampigny et Arnitz en donnèrent une exécution de la plus parfaite homogénéité. Quelles courbes exquises, souples, d'une suave musicalité ! Quelle variété d'expression avec des moyens d'une si totale simplicité ! On peut difficilement imaginer réussite plus entière dans un genre ingrat et difficile entre tous.

La seconde partie du concert était consacrée aux œuvres de Mme Julia Reisserova qui, on le sait, est une des brillantes élèves qu'a formées Albert Roussel. Certes, l'influence du maître transparaît dans son style, mais ce n'est point pour nous déplaire. Un constant souci de la forme, des proportions, préside à son travail. Une sensibilité très vive anime son œuvre, tour à tour passionnée et poétique, on y trouve encore le plus sympathique souci de s'écarter des sentiers battus et de s'exprimer dans une langue personnelle et neuve.

## Chronique du Cinéma

On dit de M. Abel Gance qu'il a du génie : c'est une opinion à laquelle je me range volontiers d'autant qu'elle ne trouble en aucune façon le cours de ma vie journalière.

Il est certain que de nos cinéastes il paraît le plus original. Servi par une technique magnifique, une vision rapide et sûre, il provoque d'un geste, d'un coup de sifflet, le jeu subtil de la lumière et des ombres, créant ainsi de puissants contrastes et de violentes oppositions ; mais comme tous les virtuoses soucieux de conserver leur popularité, il n'hésite pas à tendre ses moyens jusqu'à l'extrême limite de leur résistance, c'est ainsi que dans ses films il nous conduit hors des sentiers battus du meilleur au pire, du puéril au sublime sans transition.

M. Abel Gance est trop intelligent pour se connaître mal et peut-être veut-il pousser sans préférence ses faiblesses comme le relief d'une technique aussi riche que variée et singulière.

C'est pour que ses défauts et ses qualités puissent s'étaler à leur aise qu'il choisit toujours de vastes sujets, après Napoléon, il « tourne » Beethoven.

Je ne crois pas que ce dernier film satisfasse au goût de la foule, mais ce dont je suis certain c'est qu'il étonnera désagréablement les musiciens, qui n'admettent jamais la désinvolture du scénariste sans cesse en contradiction avec l'histoire et faisant fi du climat psychologique qui leur est familier.

Certes, au cinéma, une succession d'images plus ou moins heureuses constitue le principal coefficient de l'intérêt, tout ce qui vient autour est accessoire : le dialogue jette une petite lumière sur une situation confuse, quant à la musique, elle me fait songer à la toile de fond des ateliers de photographie, pour un cinéaste elle se doit d'être soumise, réservée, on la considère un peu comme la cousine pauvre, elle est là dans son petit coin toute humble et discrète. Il ferait bon voir qu'elle prit la place du film !...

Cependant lorsqu'il s'agit de Beethoven !..., que les cinéastes se rassurent, la musique n'a pas bronché, à peine a-t-elle souri mais si doucement que personne ne s'en est aperçu.

La donnée du film « Un grand amour de Beethoven » s'inspire d'un moment de la vie du compositeur où il se sentit pour Julietta Guicciardi une grande tendresse mais, elle, capricieuse, coquette, frivole, effrayée par l'expression tumultueuse de Beethoven et un peu craintive devant les menaces de la vie le délaisse pour épouser un gentilhomme de son rang : le comte Galemberg. Une autre jeune femme de l'aristocratie viennoise s'éprend à son tour de Beethoven. Son amour toujours égal semble aller plus vers l'artiste que vers l'homme; elle l'épouserait volontiers cependant, mais, lui, qui commence à s'inquiéter de la surdité naissante, semble n'y consentir qu'à demi, c'est un pis-aller que ce mariage; il ne se fera pas, Thérèse de Brunswick se résignera, c'est une bonne fille dont le caractère s'écrit mal et puis il lui suffit de rester là dans l'ombre du maître, elle se contentera d'être son inspiratrice et lui dira jusqu'à la dernière heure sa résignation et son amour, Beethoven y répondra par des sonates de piano et c'est très bien ainsi.

Quelques épisodes viennent çà et là détendre les nerfs du public anéanti par tant d'amour, tant de larmes et qui s'épouvante chaque fois que l'orchestre frappe les quatre notes du destin (petite trouvaille littéraire).

C'est Harry Baur qui interprète le rôle écrasant de Beethoven; il excelle à traduire les remous intérieurs par des expressions, des gestes qui n'appartiennent qu'à lui et dont la sobriété, la justesse, la mesure sont une source toujours jaillissante d'émotion, de plus il joue... musicalement; en l'occurrence, je ne crois pas que cet éloge soit mince.

Quant à Julietta Guicciardi (Jenny Holt), je ne comprends pas pourquoi M. Abel Gance l'a choisie. Son visage est joli, mais sans caractère, de plus on la devine insensible à l'action, elle n'y comprend rien. Ces amours avec un musicien pauvre et sourd dépassent sa conception de jeune femme boulevardière.

Annie Ducaux a l'air plus sensible, son interprétation du rôle assez ingrat de Thérèse de Brunswick est assez heureuse malgré le souvenir du Conservatoire qui la retient dans un climat conventionnel.

Toutes les deux ignorent sans doute qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècles les femmes de l'aristocratie viennoise ne se rasaient pas les sourcils.

M. Masson, chargé de l'adaptation musicale, a réussi un petit catalogue thématique des œuvres les plus connues de Beethoven; il y a trop de petits bouts malheureusement, quatre mesures ici, cinq mesures là. M. Masson sait que le génie de Beethoven réside plus dans le développement que dans l'idée, mais je crois comprendre qu'il n'a pas pu faire ce qu'il aurait voulu; il y a autour des musiciens trop de gens qui ne le sont pas dans le monde du cinéma et c'est pour cela sans doute que le souci d'être exact disparaît dès que la musique intervient.

La Société des Concerts du Conservatoire, sous la direction de M. Philippe Gaubert, nous laisse le regret de n'avoir pas eu l'occasion de lui entendre interpréter une page de Beethoven; vraiment ce n'est pas la peine de déplacer un orchestre de cette valeur pour lui faire réaliser un coin de la foire aux échantillons.

Pierre LUCAS.